

## **« En toutes tes démarches, reconnais-Le ! »**

### **Les pneus qui glissent**

Ce qui m'arrive depuis quelques mois, dans mon nouveau ministère, me sollicite beaucoup, sollicite beaucoup ma liberté, ma capacité de choisir, ma capacité d'initiative. Les deux tentations les plus grandes et constantes face à tout cela sont la présomption et la peur. Parfois, je crois que j'arrive à tout bien faire ; mais plus souvent, j'ai peur face à mon incapacité d'affronter les défis et les tâches. De plus, je me rends compte que fréquemment, les discours prononcés en milieu ecclésiastique ne s'appuient pas vraiment sur Jésus-Christ, sur la réalité du Christ dans notre vie. Par exemple, on parle beaucoup de l'Évangile, de revenir à l'Évangile, ou de prière, ou de spiritualité, ou de vie communautaire, ou de témoignage, ou de radicalité, mais tout cela toujours sans arriver à dire « Tu » au Christ présent. On parle même du Christ, on s'engage même pour le Christ, sans Lui dire « Tu ».

L'image qui me vient à l'esprit pour illustrer ce que je veux dire est celle de pneus qui glissent sur la neige ou le verglas. On donne toujours plus de gaz, on accélère de plus en plus, mais la roue patine, tourne sur place, fait de plus en plus de bruit, et fait même un trou dans la chaussée. Et le pneu s'abîme, devient de plus en plus lisse, ne peut plus adhérer au sol pour permettre d'avancer, même si les conditions routières étaient bonnes...

### **La crédibilité de l'Évangile**

Lors d'une discussion entre Supérieurs généraux, quelqu'un disait qu'il était grand temps de redonner de la crédibilité à l'Évangile car l'Église, au cours des siècles, avait donné trop de contre-témoignages. Et il dressait la liste noire des exemples de contre-témoignages que nous retrouvons dans tous les journaux, depuis les croisades jusqu'aux faits les plus récents.

Je me suis dit : Est-ce vraiment nous qui donnons de la crédibilité à l'Évangile ? Bien sûr, l'Église nous rappelle la nécessité d'une certaine cohérence. Mais je pense que la seule crédibilité que je puisse moi-même donner à l'Évangile, c'est mon témoignage de la présence de Jésus dans ma vie, de Sa présence qui pardonne mes péchés.

La seule crédibilité que je puisse donner à l'Évangile n'est pas de prétendre que je suis meilleur que les croisés, meilleur que les inquisiteurs et les papes de la Renaissance, etc., etc., mais que le Christ est là et pardonne mes fautes. Si je ne pars pas de là, de cette expérience de la femme adultère que Jésus ne condamne pas, qui reste seule avec le Christ qui lui pardonne, je ne peux et ne pourrai rien garantir de mon engagement chrétien, de mon témoignage. C'est seulement sur ce point précis, sur ce regard de Jésus qui me pardonne, que tout le reste peut s'appuyer, que l'engagement, le témoignage, le don de la vie, le sacrifice pour Dieu et pour les hommes, que la sainteté d'une vie peuvent devenir un chemin réel, un vrai chemin, une vie réelle, une vraie expérience. Je vous défie de trouver un seul saint ou une seule sainte qui n'ait pas bâti tout son chemin de sainteté sur cette seule expérience, sur cette unique conviction ! Même la Vierge Marie, et surtout elle, n'a jamais perdu la conscience que toute sa vie et sa vocation partaient de la grâce d'être rachetée par le Christ jusqu'aux profondeurs de son être : « Il a jeté les yeux sur l'abaissement, la misère de sa servante ». (Lc 1,48). Une phrase qu'aura pu dire et répéter la femme adultère pendant toute sa vie et que chaque saint répétera au cours des siècles.

Si on ne part pas de là, de cette expérience de rencontre avec le Christ qui nous pardonne, tout le christianisme, tout l'engagement chrétien, tout ce que l'on dit et fait pour le Christ et en son nom, tout cela glisse, tourne à vide comme un pneu sur le verglas. On fait alors beaucoup de bruit, aussi à l'intérieur de soi-même, et tout en dégageant inutilement des gaz toxiques en quantité, on fait du sur-place, on n'avance pas d'un centimètre.

Cette manière de concevoir et de vivre la foi chrétienne et surtout la vie consacrée crée un malaise que je constate dans beaucoup de communautés. Ce manque ultime d'adhérence au Christ qui fait tourner à vide tant d'efforts volontaristes de renouveau, d'engagement, de témoignage face au monde d'aujourd'hui est une tentation, surtout pour moi-même, est un danger qui nous guette tous. C'est le danger de sombrer dans la prétention de trouver la formule magique, notre formule venant de nous, pour résoudre la question. Alors que l'annonce chrétienne par excellence est la Résurrection, et que cette annonce veut dire essentiellement une chose : le Christ ressuscité, c'est-à-dire le Christ présent et vivant, Lui seul est la victoire sur tout ce qui dans l'homme et dans le monde est malade, faux, perdu, mort. « Si tu avais été ici – disent Marthe et Marie à Jésus – mon frère ne serait pas mort ! » (Jn 11,21 et 32). Mais le Christ est là, maintenant, et sa présence est une présence plus puissante que le temps qui passe, que les occasions perdues. Jésus domine le temps : face à Lui, le passé, le présent et le futur ne sont plus des dimensions qui échappent. Il tient tout dans sa main. Il a le pouvoir, ou plutôt : Il est le pouvoir de tout renouveler.

La victoire sur ce qui dans l'homme et dans le monde tend vers la mort, vers la fin, c'est la résurrection du Christ. La Résurrection vient de Lui, elle est la Vie éternelle et divine qui nous est communiquée par Lui, en Lui.

### **Le travail de la vraie conversion**

Alors, si tout vient de Lui, quel est notre travail ? Quelle est notre collaboration à sa domination sur le temps et les événements ? Tous nos efforts pour dominer notre vie aboutissent à la peur, à l'angoisse. J'en fais souvent l'expérience dans ma nouvelle situation. Nous voulons dominer, nous voulons maîtriser, nous cherchons à trouver notre solution et à l'imposer aux situations, aux personnes ; et la réalité nous impose encore plus brutalement sa limite, sa tendance à la mort. Alors grandit en nous la peur, l'angoisse face à tout ce que nous ne maîtrisons pas. Nous avons peur de notre impuissance face au réel et nous accusons la réalité d'être méchante avec nous, d'être rebelle au bien que nous voudrions lui faire.

La peur est l'image du vide en nous, ce vide que nous créons dans notre rapport au réel sans le Christ, ce vide de sens que nous imposons à la réalité en oubliant le Christ et en oubliant ainsi Celui qui domine tout, qui seul peut tout dominer avec amour et pour le bien. La peur est le reflet dans notre cœur de l'oubli du Seigneur. L'angoisse est l'ombre de l'oubli sur notre conscience.

Dernièrement, je voyageais en train et la pensée de ce que je venais de quitter et de ce que j'allais trouver, plus la fatigue due au manque de sommeil, jetaient cette ombre noire sur mon cœur. En priant l'Office divin, une phrase du livre des Proverbes m'a surpris, et c'était comme si un rayon de soleil contournait l'ombre par derrière pour m'atteindre et me permettre de la regarder dans sa vraie nature, justement comme fruit de mon oubli plutôt que comme produit de la réalité, des personnes et des circonstances :

« Repose-toi sur le Seigneur de tout ton cœur, ne t'appuie pas sur ton propre entendement ; en toutes tes démarches, reconnais-Le et Il aplanira tes sentiers » (Pr 3,5-6).

Cette parole décrit en deux lignes le travail de la vraie conversion, celle qui peut vraiment changer notre cœur, notre vie et toutes les circonstances auxquelles nous sommes confrontés. Car le vrai problème de notre vie est le fait que nous nous appuyons sur notre propre entendement du réel. C'est ce problème qui fait de nous les provocateurs de notre angoisse et de toutes ses conséquences : soif de pouvoir et de possession ; manque de patience et de miséricorde ; volontarisme et fatalisme ; etc. Ce qui domine en nous est ce que nous pensons et sentons face au réel.

Toute la résistance et toutes les résistances contre lesquelles Jésus a dû continuellement lutter pendant les années de sa vie publique venaient du « propre entendement » des disciples, des pharisiens, des sadducéens, des romains, etc. Tous étaient enfermés dans leur propre façon de voir, et cela était et demeure l'objection suprême contre le Christ, le seul argument qu'on a de refuser son message et sa personne.

Depuis le péché originel, l'homme est prisonnier de son propre entendement. Lorsque Dieu cherche Adam après le péché, la réaction d'Adam, puis d'Ève, est celle d'opposer à la présence de Dieu leur propre jugement, leur propre sentiment de ce qui était arrivé et de leur état. C'est comme si Dieu ne pouvait rien faire parce qu'Adam se renferme dans son propre jugement. Il ne demande pas comment Dieu voit la situation. Son propre entendement devient plus fort que la réalité, plus fort que les faits, plus fort que l'évidence que si Dieu les a créés, Adam et Ève, par pur amour, Il peut aussi tout leur pardonner par pur amour.

Nous portons cela en nous. C'est notre constante tentation dans la relation à la vie, à toute la réalité. Et c'est aussi notre péché, le péché comme mensonge face à la réalité. Cela est si vrai que, lorsqu'il appelle à la conversion, le Christ demande le changement de la mentalité, la *metanoia*, littéralement : le changement de l'esprit, de l'entendement.

## **Reconnaître le Seigneur**

Mais comment notre entendement peut-il changer ? Comment pouvons-nous convertir le faux regard que nous portons sur nous-mêmes, les autres, les circonstances, le monde, sur Dieu ?

C'est surtout cela qui m'a frappé dans le passage du livre des Proverbes : « En toutes tes démarches, reconnais-Le et Il aplanira tes sentiers. »

« Reconnais-Le » : c'est le point crucial, le point qui retourne notre intelligence, notre sentiment, notre regard. C'est le point crucial de notre conversion, le point qui tourne vers le Christ notre existence et rend possible un chemin nouveau, un chemin de vérité autrement impossible.

C'est à partir de là que la victoire du Christ – la Résurrection – peut entrer et opérer dans notre vie et autour de nous, sans limites. Il s'agit de reconnaître le Seigneur, de faire mémoire du Seigneur présent, de penser à Lui.

Il n'est pas simplement question d'apprendre une autre doctrine, une droite doctrine, pour passer de notre propre vision à la vérité. Il s'agit de reconnaître la présence de Dieu dans notre vie, quel que soit le mode de sa manifestation. C'est cette présence reconnue qui, seule, peut me libérer de l'étroitesse de mon entendement, de la fermeture sur soi de mon jugement qui ne produit que peur et solitude.

Cette conversion est la conversion de la foi. La foi est cette reconnaissance du Seigneur qui, si nous y consentons, devient plus forte que notre intelligence autonome et stérile. Notre entendement est seulement un projet, une analyse qui ne change que ce que nous avons le pouvoir de changer. Et, en effet, celui qui s'appuie sur son propre jugement cherche les moyens de l'imposer, cherche le pouvoir pour l'imposer, comme c'est le cas de toute idéologie. Qui s'appuie sur son propre entendement, tôt ou tard devient violent envers soi-même et les autres, devient violent ou frustré.

Reconnaître la présence du Seigneur est un retournement complet de cette logique. Reconnaître le Seigneur n'est pas un projet. C'est l'ouverture à une Réalité qui est le sens et la vérité de toute réalité. Reconnaître le Seigneur, c'est s'abandonner à son projet. Mais le projet du Seigneur, parce qu'il est du Seigneur, n'est pas une idée, une belle pensée à réaliser. Le projet du Seigneur est un événement, quelque chose qui arrive. Le Règne de Dieu n'a pas besoin de s'imposer de force parce qu'il est déjà au milieu de nous. Il s'agit seulement de le reconnaître, de lui permettre de se manifester, de se réaliser comme événement. Et le Seigneur se manifeste lorsque l'homme consent à Le reconnaître.

### **La conversion du chemin de la vie**

Le passage des Proverbes nous apprend que cet événement, c'est Dieu qui intervient et aplanit nos sentiers : « Reconnais-Le et Il aplanira tes sentiers », le chemin de notre vie, ce chemin qui n'est pas tout droit, que nous ne maîtrisons pas, qui n'est jamais facile, qui est fatigant, pénible. Nous avons toujours l'impression de ne pas avancer, malgré nos efforts.

Dieu ne promet pas simplement à qui Le reconnaît plus d'énergie pour poursuivre un chemin pénible et escarpé. Il promet d'aplanir les sentiers, que le chemin changera sous nos pieds. Il promet que nous ferons notre chemin par la puissance de Celui que nous reconnaissons. La mémoire de Dieu devient un chemin nouveau, convertit le chemin de la vie ; la reconnaissance du Seigneur fait que notre vie se déroule selon le projet de Dieu, c'est-à-dire qu'elle devient événement de Dieu. La vie où le Seigneur est reconnu devient elle-même événement qui permet aux autres de reconnaître Dieu, et donc de découvrir un chemin nouveau pour leur vie, un chemin de conversion.

Pourquoi le fait de reconnaître le Seigneur rend-il possible un chemin nouveau ? Parce que la nature de la vie humaine est d'être chemin vers Dieu. Nous sommes les créatures de Dieu. Notre vie est par nature un itinéraire vers son Créateur. Nous sommes faits par Lui et pour Lui, nous venons de Dieu pour aller vers Lui.

Reconnaître le Seigneur sur le chemin de notre vie, en toutes nos démarches, veut dire unir notre chemin à son sens premier et ultime, à la totalité de son sens. C'est rencontrer sur le chemin l'Origine et le But de ce chemin, et donc son sens, sa direction vraie et juste. Le pas que je fais en ce moment se charge de tout son sens, il est relié à la fois à l'origine du chemin et à son but, et cela « aplanit nos sentiers », cela fait que la marche soit un progrès continu, dans la joie, même si certains passages sont durs à parcourir. Rien n'est lourd ou triste lorsqu'on le vit appuyé sur le sens de tout. « Repose-toi sur le Seigneur de tout ton cœur, ne t'appuie pas sur ton propre entendement ». Tout devient lourd et triste lorsqu'on s'appuie sur soi-même. Tout devient lourd parce que nous-mêmes sommes lourds à porter, lourds à nous porter. Pourtant, un enfant sait tout de suite qu'il ne se porte pas lui-même, qu'un autre doit le porter s'il veut avancer.

### **« Dis seulement une parole »**

J'aimerais terminer en mettant en évidence un aspect de la foi qui serait très réjouissant si nous avions la simplicité et l'humilité de l'accepter. Nous l'avons vu : il suffirait de reconnaître le Seigneur pour voir aplani le chemin de notre vie. Mais nous n'avons pas la simplicité de reconnaître que la qualité d'une grande foi consiste dans l'acceptation du fait que peu suffit pour recevoir la grâce.

J'y ai pensé en écoutant un des premiers évangiles de l'Avent, celui où un centurion romain demande à Jésus de guérir son serviteur malade :

« Jésus était entré à Capharnaüm; un centurion de l'armée romaine vint à lui et le supplia : "Seigneur, mon serviteur est au lit, chez moi, paralysé, et il souffre terriblement." Jésus lui dit : "Je vais aller le guérir." Le centurion reprit : "Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Ainsi, moi qui suis soumis à une autorité, j'ai des soldats sous mes ordres ; je dis à l'un : 'Va', et il va, à un autre : 'Viens', et il vient, et à mon esclave : 'Fais ceci', et il le fait." A ces mots, Jésus fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient : "Amen, je vous le déclare, chez personne en Israël, je n'ai trouvé une telle foi. Aussi je vous le dis : Beaucoup viendront de l'orient et de l'occident et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du Royaume des cieux." »  
(Mt 8,5-11)

« Dis seulement une parole ». Il y a toujours un « seulement » dans les épisodes où la foi de certaines personnes suscite l'admiration de Jésus. Comme la femme hémorroïsse : « Si j'arrive seulement à toucher la frange de son manteau... ». Ou la Cananéenne, à laquelle suffisent seulement les « miettes » qui tombent de la table, comme à un petit chien. Et Jésus a consacré ce « seulement » de la foi en disant : « Si vous aviez une foi grande comme une graine de moutarde... » (Mt 17,20).

À une grande foi suffit un rien pour exprimer sa confiance dans le tout de Dieu. À une grande foi suffit un simple point de contact avec le Christ pour consentir à l'impossible que Lui seul peut accomplir. Nous, nous pensons qu'il faut toujours une grande quantité, beaucoup de preuves pour nous rassurer et pour convaincre Dieu. Nous confondons la foi avec la prétention, avec les exigences envers nous-mêmes et envers Dieu. Nous voudrions que la foi puisse fonctionner comme un contrat d'assurance où tout est obligation. Peu importe si ça nous coûte cher, pourvu qu'on soit sûr d'avoir droit à être couvert. Nous concevons la foi sans liberté, sans notre liberté et sans la liberté de Dieu.

Tandis que la vraie foi, celle qui suscite l'admiration de Jésus, se joue tout entièrement dans la liberté : celle de l'homme qui demande et de Dieu qui répond gratuitement, sans être payé par l'homme. Au fond, c'est extraordinaire que Dieu admire l'homme, comme Jésus admire ici le centurion païen, ou la cananéenne, et tant d'autres. Je crois que sa réponse au bon larron montre aussi que Jésus a admiré sa foi. La beauté devant laquelle Dieu s'extasie, c'est la confiance des petits, des pauvres, de ceux qui ne peuvent compter que sur l'amour gratuit du Seigneur.

« Dis seulement une parole ». Pas besoin de faire grand-chose, de me rassurer par des signes éclatants. Il me suffit que je puisse Te reconnaître dans cette circonstance, il me suffit que je me sois mis en contact avec Toi, et Toi avec moi ; que ma liberté T'ait reconnu, et que je me sois confié à la tienne, à ton amour.

Lorsque la foi se joue ainsi, sans demander des signes et des manifestations d'assurance, mais en misant tout sur la reconnaissance du Seigneur présent, le signe éclatant en est la conséquence. C'est l'œuvre de Dieu dans les circonstances de la vie, dans lesquelles Dieu peut agir parce que je Lui ai dit simplement « oui », parce que j'ai simplement confié à Lui ma vie et la vie des autres. Le serviteur du centurion qui guérit devient signe de la puissance et de l'amour de Dieu, mais la foi vient avant le signe. Pour la foi, le signe est le Christ présent sur lequel nous nous appuyons, auquel nous confions toutes nos démarches, toutes les circonstances, toute notre vie.